

Michaël Pouteyo

## **La formation des éducateurs, retour sur une guerre de positions (1940-1960)**

À la suite de la débâcle de 1940, l'organisation et la structuration du domaine de l'enfance inadaptée deviennent un enjeu et une tâche à accomplir. Au cœur de ce mouvement, porté par le Gouvernement de Vichy, se cristallisent alors les débats, les changements dans l'opinion publique, et le développement de nouvelles techniques comme de nouvelles fonctions qui ont vu le jour progressivement depuis près les années vingt.

À la Libération, la gravité de la situation et les conditions critiques de bon nombre d'enfants exigent de faire et de faire vite. Les gouvernements de l'immédiat après-guerre continueront alors le travail engagé pendant les années d'occupation et bon nombre des acteurs – présents pour la plupart dès les années trente – font preuve d'un unanimisme et d'un entrain porté par l'urgence de la période. Celle-ci apparaît marquée par un bouillonnement de méthodes, d'institutions, de législations, mais surtout d'idées qui contribueront à son dynamisme, à son développement et à sa structuration jusqu'à la fin des années cinquante. Commence alors à émerger la figure de l'éducateur et se pose la question de sa formation : comment le choisir ? Quels savoirs lui dispenser ? Quelle pratique doit-il posséder ou acquérir ?

Au-delà des questions proprement techniques quant à l'organisation des formations, apparaissent en creux d'autres questions qui travaillent le métier d'éducateur et la formation pour le devenir. Comment situer l'influence de l'hérédité et celle du milieu ? Quelle part faire entre le biologique et le social ? Quelle

place dès lors adopter pour ceux qui choisissent cette voie entre réponse aux injonctions normatives de la société et aspirations au changement ? Entre savoirs positifs et expérience de vie, quelles doivent être les qualités personnelles – acquises ou déjà présentes – de ceux qui choisissent cette voie ? S’agit-il uniquement d’adapter les enfants à la société ou bien de préparer la société de demain, édifice dont chacun d’entre eux sera une pierre ? Quel doit être alors le rôle ou la place de la politique dans la sélection, la formation et le travail des éducateurs ?

Autant de questions qui animent les débats techniques, pédagogiques, mais également – et peut-être surtout – idéologiques et politiques qui caractérisent l’époque. Cet article entend revenir sur ces différentes positions, en retracer brièvement l’histoire. On ne retient souvent d’une histoire que sa fin et le *happy end* n’est jamais loin. Au contraire, il s’agit ici de montrer que les luttes, les conflits ont été bien présents dans la constitution de ce métier et que la formation des éducateurs n’en a jamais été exempte. Cela pour voir que loin d’être nocive, cette conflictualité a peut-être été au principe de son dynamisme, du renouveau de ses idées, voire de leur efficacité.

### Un pôle idéologique : entre neuropsychiatrie infantile et scoutisme

#### Le développement de la neuropsychiatrie infantile, un modèle causaliste

Depuis le milieu des années vingt, une discipline cherche à émerger dans le champ des sciences médicales, et pour ce faire elle contribue puissamment à réorganiser les métiers relatifs à l’enfance, qu’elle soit dite abandonnée, en danger, en difficulté ou moralement abandonnée. Il s’agit de la neuropsychiatrie infantile (NPI). Le principal promoteur de la discipline est le professeur Georges Heuyer. Médecin, il soutient sa thèse en 1914, crée et dirige la première clinique annexe de neuropsychiatrie infantile dans les locaux du Patronage Rollet à Paris en 1925. Au fil des ans, il devient

une figure éminente et en 1937 il préside le premier Congrès International de Psychiatrie Infantile où sont présents tous les plus éminents psychologues de l’époque : Henri Wallon, Georges Dumas, Henri Piéron, Édouard Toulouse, ainsi que l’aréopage de la psychanalyse française : René Laforgue, Daniel Lagache, Jacques Lacan (Ohayon, 2006). À partir de 1942, il dirige les travaux du Conseil technique de l’enfance déficiente et en danger moral. Reprenant la suite des travaux de la commission interministérielle de 1937 présidée par Wallon, ce Conseil vise à poser les premiers jalons théoriques permettant de définir ce qu’est l’enfance inadaptée et quelles peuvent être les différentes manières de travailler avec, sur un plan thérapeutique, pédagogique et éducatif. Premier titulaire de la Chaire de neuropsychiatrie infantile, créée pour lui en 1949, Heuyer est un personnage influent, qui forme une génération de médecins qui auront une grande importance dans le domaine par la suite (Le Guillant, Leibovici, Dolto et autres).

Des dires mêmes de Heuyer, cette discipline naissante se situe à la croisée de quatre disciplines médicales : médecine générale, psychiatrie, neurologie et pédiatrie. Il s’agit alors de lui donner un objet afin de valider ses hypothèses et de développer ses méthodes. L’objet, ce sera l’enfant inadapté, celui des patronages, des colonies agricoles puis pénitentiaires, des quartiers pour mineurs des asiles, des écoles de perfectionnement, des pensionnats et des bonnes œuvres. Progressivement, la NPI s’imposera comme l’un des piliers du socle idéologique du domaine, et ses promoteurs, Heuyer, mais aussi les professeurs Lafon, Dublineau ou Duchêne, occuperont des places stratégiques dans les institutions comme dans l’organisation naissante du domaine. Que ce soit dans les institutions qu’ils dirigent ou avec lesquelles ils travaillent directement, dans les comités de rédaction comme ceux de *Sauvegarde* ou de *Rééducation* ou bien encore dans les conseils d’administration des ARSEA (Associations régionales de sauvegarde de l’enfance et de l’adolescence) qui ont en charge la coordination et l’organisation du domaine région par région, leur présence est massive et

déterminante.

Si Heuyer reste une figure déterminante de l'époque, à la fois pionnier et référence qui ne commencera à être contestée qu'au début des années cinquante (Lefaucheur, 1996), il faut d'abord voir quels sont les principaux traits de sa conception de l'enfance inadaptée. Celle-ci travaille avant toute chose à la recherche des causes de l'inadaptation. Reprenant la conception de celui qu'il reconnaît volontiers comme son maître, le professeur Édouard Dupré (Guey et Bousson, 2010), Heuyer fait de l'inadaptation le fruit de l'hérédité. Pour le dire autrement, les tares comportementales des parents se retrouvent inscrites dans le patrimoine dont héritent leurs enfants, ce qui fait dire à Heuyer, par exemple, qui ne manque jamais de statistiques pour venir appuyer ses dires, qu'au nombre des causes principales de la violence des enfants, de leurs fugues ou de leurs aberrations mentales, on retrouve en bonne position l'alcoolisme, la syphilis ou la dissociation familiale (Heuyer, 1946).

Le travail de la rééducation naissante se pense alors sur différents niveaux et doit associer plusieurs professionnels. Il doit avant toute chose privilégier la recherche des causes de l'inadaptation, que celles-ci soient biologiques, historiques, familiales, psychologiques ou autres. Nombreux sont alors les métiers sollicités et la clinique annexe de Heuyer est déjà en ce sens un établissement pionnier dans le genre pluri-professionnel valorisé aujourd'hui par le discours ambiant. Après l'assistante sociale qui examine l'histoire de la famille au cours de son enquête sociale, intervient le psychologue-orienteur dont les tests (principalement le test de quotient intellectuel de Binet-Simon de 1905) doivent indiquer le profil mental de l'enfant, puis le médecin dont les analyses et examens (Oto-rhino-laryngologie, dentaire, radiographie, prise de sang, ponction lombaire...) doivent permettre de déceler d'éventuelles maladies, puis le psychanalyste dont l'exploration doit essayer de mettre à jour des raisons jusque là inaperçues des troubles de l'enfant. Enfin, au terme de ce véritable parcours de soin au sein de

la clinique, l'enfant rencontre enfin le maître des lieux, celui qui intervient seul et en public et qui, par ses questions et son sens clinique, doit faire accoucher l'enfant face à lui de la nature de son trouble : le neuropsychiatre infantile (Heuyer, 1933). C'est à lui *in fine* qu'il appartient de réunir les avis des autres professionnels, de trancher entre leurs différentes hypothèses et de donner un nom au trouble, autrement dit de classer le *caractère* de l'enfant dans l'une des nomenclatures en usage à l'époque, en le diagnostiquant par exemple émotif, instable, ou pervers constitutionnel.

#### Place de l'éducateur dans cette hiérarchie de professions émergentes ?

Il faut d'abord voir clairement d'où il part et quelle est sa fonction jusque là. Héritier des gardiens d'asile et des gardiens de prison, mais aussi des patronages en dehors des murs de la prison et des maisons d'enfants que tiennent des congrégations, son rôle a mauvaise presse. En effet, depuis les campagnes de presse des années trente (à la suite des évasions à Belle-Île-en-Mer en 1934 ou en 1937 après la mort de Roger Abel à la colonie pénitentiaire d'Eysses), les grands journaux et les enquêtes de grands reporters de renom comme Alexis Danan (1961 ; Quincy-Lefebvre, 2011) jettent la lumière sur cette fonction, qui est généralement confiée dans les établissements qui dépendent du ministère de la Justice à des gardiens de prison particulièrement inefficaces ou incompetents. Les « gaffes » comme ils sont surnommés à l'époque ne lésinent ni sur les coups ni sur les brimades pour tenir en respect les mauvaises graines échouées dans les Institutions publiques d'éducation surveillée (IPES).

Face au scandale, le ministère tente dès 1937 de changer les choses de ce côté-là et confie au Commissaire national des Éclaireurs de France, Jacques Guérin-Desjardin, la mission de former de nouveaux surveillants pour la maison d'éducation surveillée de Saint-Maurice, mettant en avant les méthodes et les idées du

fondateur du scoutisme, Baden Powell. Si cette réforme se soldera par un échec, elle sera le point de départ de l'influence du scoutisme dans la formation des éducateurs. Elle marquera un point de référence, encore bien des années plus tard, sous la plume de l'un des animateurs les plus actifs du domaine, Henri Joubrel.

Si l'on prend conscience dès les années trente de l'importance de former cette catégorie de personnel – et les neuropsychiatres en sont les premiers partisans, comme le professeur Dublineau qui dirige l'Institut médico-professionnel (IMPro) d'Armentières où ont lieu des sessions de formation au métier, et qui publie un fascicule sur le sujet en 1939 (1939) – au sortir de la guerre, l'éducateur est clairement un opérateur technique placé au second plan. Comme le montrent les travaux de Michel Chauvière (2009), c'est une fonction qui sert à la synthèse dans un domaine naissant, ou pour le dire autrement, qui fait le lien entre une recherche étiologique ouvertement scientifique (du ressort de la médecine) et les exigences normatives d'une société qui veut utiliser (tous les bras disponibles) et placer (dans des institutions *ad hoc* si besoin) les individus qui la composent, fussent-ils les plus inadaptés.

Cette visée scientifique s'articule alors d'une manière générale avec une vision morale et normative de la société, où chacun doit être à sa place, respectant des rapports sociaux déjà déterminés. Domine alors une conception bourgeoise de la société en son sens le plus usuel, celle d'une société où chaque individu doit être à une place assignée pour le plus grand bien de l'ensemble. L'éducateur à venir est alors à la fois un technicien qui relaie au plus près de l'enfant les aspirations scientifiques de l'époque, mais il apparaît également comme le promoteur ou le défenseur d'un modèle social et d'une conception des rapports entre les groupes au sein de la société. Mais si cette fonction synthétique apparaît relativement aisément après-coup, elle ne s'impose pas d'elle-même ni d'emblée. Elle est au contraire le cœur d'affrontement idéologiques importants et de plus grande ampleur qui se cristallisent autour du modèle de l'éducateur qu'il s'agit de déterminer.

### La construction de l'éducateur modèle : l'influence du scoutisme

Le domaine de la rééducation de l'époque est un petit monde où les individus les plus actifs se connaissent, se croisent dans les institutions, dans les conférences, les colloques, les séquences de formation et les colonnes des revues du métier. Neuropsychiatres, magistrats, hauts fonctionnaires, si les positions se dessinent plus nettement au fur et à mesure après la rupture du tripartisme en 1948, il s'agit d'un monde relativement petit où les uns et les autres se répondent, s'affrontent parfois. Concernant la figure de l'éducateur spécialisé, le rôle et la position d'Henri Joubrel s'avèrent déterminants.

Né en 1914 à Vannes, après des études de droit qu'il abandonne en 1939 et une période où il devient journaliste, il se fait connaître dès 1944-1945 avec ses premiers ouvrages sur la rééducation qui obtiendront un succès assez important, comme *Ker Goat* ou *le salut des enfants perdus*, *L'enfance dite coupable*, *Saint Florent la vie*, etc.. Dès la Libération, il devient rapidement incontournable. Doté d'un carnet d'adresses bien fourni, en plus de ses publications, il se produit à la radio et participe à tous les comités de rédaction des revues du domaine (*Sauvegarde*, *Rééducation*, *Liaisons...*). Il organise des conférences où viennent à la tribune les personnages importants de l'époque (les conférences du Méridien avec Heuyer, Dublineau, Lutz, Chazal...) et des stages de formations pour les magistrats, assistants sociaux, éducateurs (Boussion, 2013)... Officiellement commissaire national des Éclaireurs de France, catholique, anticommuniste, il s'avère être un inlassable propagandiste de deux choses qu'il ne manque pas de lier constamment : le renouvellement de ce qui commence à s'appeler la rééducation ou l'éducation spécialisée, notamment sous l'influence de la NPI ; et la place du scoutisme comme technique de rééducation.

Paradoxe dont l'époque n'est pas avare, alors que c'est à lui que

l'on demande le plus souvent d'écrire sur tout ce qui touche au travail de l'éducateur (1), lui même n'a jamais travaillé de près ou de loin avec des enfants. De par l'ampleur de ses publications et au vu de la position centrale qu'il occupera au carrefour des différents réseaux qui structurent le domaine, il s'avérera être un excellent opérateur de la synthèse pratique de ces deux plans idéologiques, scientisme et vision normative de la société. Dans les faits, Joubrel n'a de cesse de décrire ce qu'est et ce que doit être l'éducateur tel qu'en a besoin la nouvelle science de la rééducation et ce faisant, il le décrit tout autant qu'il le construit.

Sa description de l'éducateur modèle – qu'il écrit aussi bien dans des ouvrages théoriques que dans les récits ou les romans qu'il publie au fil des ans sur le sujet comme *Saint Florent la vie* (Joubrel, 1946) ou *La pierre au cou* (Joubrel, 1953) – allie à la fois un ensemble de qualités personnelles, d'aptitudes individuelles et de connaissances à acquérir, dont on peut isoler quatre grands axes, tous proches et parfaitement conciliables sous la plume de Joubrel avec l'idéal du chef scout.

En premier vient l'âge. L'éducateur doit être jeune pour allier la vigueur du corps à la proximité avec les enfants. Il doit être suffisamment résistant et enthousiaste pour effectuer les tâches de la vie quotidienne comme les jeux ou les exercices physiques – l'hébertisme dont Joubrel vante les mérites. Il en va de son physique comme de son apparence et de sa tenue, elle doit servir de modèle pour les enfants avec lesquels il doit vivre et qui doivent apprendre de sa manière de se tenir, de parler, comme de ses réflexions et de ses actes.

En second lieu vient la vocation. Il ne s'agit pas de confier les enfants du malheur à n'importe qui et tout métier soit-il, le métier d'éducateur n'est pas un métier comme les autres. Comme dans bon nombre d'autres professions où s'occuper d'autrui permet de recevoir un salaire (et où les traditions religieuses sont bien implantées aux origines comme pour les infirmiers, enseignants) l'éducateur s'efface pour répondre à ce qu'il entend en son propre

cœur, « l'appel du gosse » comme le répète plusieurs auteurs de l'époque, Jacques Guérin-Desjardins en tête (Guérin-Desjardins, 1946). C'est que l'arrière-plan moral, s'il se veut éloigné du modèle de la pénitence qui avait jusque là cours dans le domaine, n'en reste pas moins fortement imprégné de morale religieuse. C'est à une véritable conversion des enfants qu'il s'agit d'œuvrer, et pour ce faire il y faut des individus déjà appelés, dans leur propre intériorité. Le vocabulaire des uns et des autres est bien souvent explicite sur ce point et n'hésite pas à prendre le ton de l'apostolat pour décrire ce qui est en jeu dans ce modèle proprement eschatologique (Joubrel, 1949).

Le troisième pilier, sur lequel doit reposer le choix et le travail de l'éducateur, est l'amour. Au fil de ses pages, et avec une remarquable constance, Joubrel n'a de cesse de faire de l'amour une technique de rééducation. Elle n'est pas seulement un état d'esprit ou une sorte de bienveillance à l'égard de son prochain, mais c'est une technique à part entière, en même temps qu'elle est un prérequis nécessaire avant même toute sorte de connaissances scientifiques (en psychologie, médecine, droit ou autre). C'est qu'il faut entendre l'amour en son sens fort, déjà défini chez Saint Augustin (2018), comme un mode de connaissance et de communication directe entre l'amoureux et l'objet d'amour. Bien plus que la charité qui maintient dans un rapport d'extériorité deux sujets, l'un qui « fait la charité » et l'autre qui la reçoit, l'amour permet une communication directe et sans médiation entre leurs deux intimités. Ainsi chez Saint Augustin, c'est l'amour qui permet d'atteindre la connaissance directe de Dieu et la contemplation de tout le savoir que lui seul possède. De la même manière, puisque le combat de la rééducation se situe dans l'intériorité d'un enfant qu'il faut ramener sur le droit chemin, et donc littéralement convertir, grâce à des qualités intimes et toutes intérieures qui relèvent en premier lieu de la vocation, seul l'amour peut permettre de mettre

en contact ces deux intériorités, de faire influencer l'une sur l'autre. Comme Joubrel l'écrit encore en 1958 : « On doit surtout affirmer que l'âme des travailleurs sociaux aura toujours plus d'importance, pour leurs « clients », que les chemins d'approche qu'ils suivent pour les atteindre profondément. Si l'amour, certes, ne suffit pas, la science suffit moins encore » (1958, p. 22). Dès lors, il peut paraître absurde de « former à l'amour » des éducateurs mais la formation a clairement pour but d'éliminer les individus qui n'en sont pas animés, qui ne se sentent pas poussés par ce qui apparaît à la fois comme un sentiment personnel et une méthode d'éducation nécessaire, la seule à même de toucher les enfants dans leur intériorité, zone cruciale à atteindre pour ramener l'enfant sur le droit chemin.

En quatrième lieu interviennent les connaissances, les savoirs positifs nécessaires pour qui veut travailler avec ces individus marqués par la maladie, les troubles souvent héréditaires, les conditions matérielles désastreuses. L'éducateur modèle aura alors à acquérir des connaissances suffisantes en médecine, en psychiatrie, en psychologie, mais également en droit ou en sociologie. Les connaissances disponibles sur son sujet doivent lui permettre d'enrichir sa palette pour faire face aux troubles et aux réactions éventuelles de ce que l'on appellerait aujourd'hui son public. Concession aux tenants idéologiques du domaine, il doit être formé aux différentes pathologies psychiques pour être le relais efficace du neuropsychiatre infantile qui dirige et oriente le travail thérapeutique. En cela, la partie centrale de *Ker Goat* (Joubrel, 1945) s'avère exemplaire puisqu'elle consiste en un long récit du travail du neuropsychiatre, au cours duquel Joubrel ne ménage aucun effet pour rendre les scènes les plus réalistes possibles et insister sur le lien entre l'organisation de la rééducation sur un modèle scout et le travail scientifique du médecin. Dans d'autres

(1) Voir l'ouvrage de Chazal, Dauphin et Joubrel (dir.), *Les métiers de l'éducation difficile au service et au secours de l'enfance inadaptée* (1953) dans lequel chaque professionnel rédige le chapitre concernant son métier, c'est Joubrel qui rédige le chapitre sur l'éducateur spécialisé.

articles ou ouvrages, il en adopte même le ton scientifique pour exposer les troubles dont sont affectés les enfants dont il parle ou décrire l'utilité des méthodes scout et leur correspondance point par point avec les différents types de caractères établis par la science de Heuyer (Joubrel, 1951).

### La formation, pour quoi faire ?

Alors qu'émerge cette conception scientifique et médicale de l'inadaptation, l'éducateur a un rôle éminent à jouer et sa formation, au-delà des intérêts stratégiques et pratiques auxquelles elle répond, est au cœur des débats au sortir de la guerre.

Tout d'abord, il s'agit grâce à elle de faire le tri entre les aspirants éducateurs ou prétendus tels. Pour le dire autrement, la formation sert avant toute chose à repérer et à dissuader, voire à empêcher, d'entrer dans le métier des individus dont les qualités morales et les aptitudes personnelles ne correspondent pas à l'idéal précédemment décrit. Imposer une période de formation c'est alors pouvoir repérer, par la sélection mais également tout au long du parcours qui doit amener à devenir un professionnel reconnu, les individus qui ne possèdent pas la vocation, la fibre ou le cœur pour « consacrer leur vie » à ces enfants que rien ne porte à aimer ni à apprécier comme le dit explicitement Jean Pinaud, directeur de l'école de cadre de Montesson à l'époque : « La première qualité d'un éducateur digne de ce nom doit être un amour immense de l'enfant tel qu'il est, et, dans le cas particulier, il faut bien dire qu'il est souvent antipathique : têtue, buté, opposant, sale, grossier, voleur, etc. » (Pinaud, 1946, p. 132).

C'est qu'au modèle de l'éducateur idéal, apôtre qui entend « l'appel du gosse », répond celui des enfants « tels qu'ils sont au début, c'est-à-dire souvent bornés, perturbés et fort sales, au physique comme au moral » (Joubrel, 1953, p. 77) et que rien ne porte à estimer ou à apprécier. Classiquement, l'image agrandie et déformée qui ressort des textes de l'époque et qui magnifie ce

chevalier de l'amour qu'est l'éducateur, se nourrit également de celle plus sombre, grossièrement tracée, de l'enfant inadapté. Au cœur de la petite victime doit souvent se loger le vice, pour que l'amour de celui qui viendra le convertir puisse montrer toute sa puissance et sa valeur. Ainsi, les descriptions de Joubrel dans ses romans comme *Saint Florent La vie* insistent non pas sur les conditions sociales ou matérielles qui ont amené les enfants à vivre dans cette maison de correction mais bien sur leur dégradation morale, sur la corruption des esprits qui se lit sur leurs visages mal nourris ou leurs tenues débraillées, comme dans leur homosexualité sans frein sur laquelle l'auteur revient maintes et maintes fois, comme le parangon du vice entré au plus profond du cœur de ces enfants et que l'amour et la dévotion des nouveaux éducateurs finiront par laver.

La formation doit donc avant toute chose permettre de déceler chez les candidats les valeurs et les aspirations morales nécessaires à la tâche de conversion qui leur sera confiée. Mais elle doit également donner un supplément technique à ces jeunes gens. Il s'agit autant de former que d'apporter une crédibilité à la fonction dans un domaine où la technicisation est non seulement considérée comme signe de progrès et de modernité, mais où la répartition des tâches se fait sur la base des connaissances et des outils utilisés. A la croisée de bien des chemins, l'éducateur se doit d'être possiblement versé en tout ou presque, de la médecine à la psychologie, de la connaissance des évolutions juridiques à celle des établissements modernes de Belgique, pays modèle souvent cité en exemple à l'époque comme peut l'être le Québec aujourd'hui.

À la lecture des textes de l'époque, on s'aperçoit rapidement que le milieu de l'enfance inadaptée, s'il se veut techniquement renouvelé et idéologiquement différent de l'époque des « bagnes d'enfants » (différence là encore prétendue et qu'il faudrait examiner plus avant) reste politiquement très modéré, pour ne pas dire conservateur. Ayant la plupart du temps continué leur travaux ou s'être vus confier des responsabilités pendant le régime de Vichy, ses principales figures comme Heuyer, Lafon, Chazal ou encore

Joubrel, développent une vision de l'éducateur encore étroitement liée à la morale caritative de l'époque.

Pour le dire autrement, à la pénitence se substitue la charité, aux « cages à poules » de sinistre mémoire dans lesquelles dormaient les enfants placés dans les établissements pénitentiaires se substitue un idéal ouvert, en lien avec la nature, dont la sobriété voire le dénuement apparent sont tout autant gage d'effort que de purification morale (Gardet, 2002). Aux investigations scientifiques de l'inadaptation avec ses connaissances positives et ses techniques modernes, s'allie l'amour comme porte d'entrée à cette intériorité de l'enfant, lieu de la bataille pour l'enfance. Mais si ces idées dominantes ont largement contribué par la suite à réécrire l'histoire du domaine, la période ne peut se lire après-coup comme un déroulé univoque. Il faut y resituer les tensions et les oppositions qui existent avant et après la guerre ; pour cela il est nécessaire de revenir non seulement sur le contexte politique de l'époque, mais également sur les positions de quelques unes des figures marquantes de l'époque.

### Des contre-modèles

#### Henri Wallon

Prendre en compte le contexte politique s'avère alors déterminant. Loin de l'idée que le domaine de l'enfance n'aurait dès ses premiers temps rien à voir avec les positions et les affrontements politiques de son époque, celui-ci a, et a encore, une influence déterminante sur le développement des idées qui y ont cours. Contrairement à ce que bien des textes pourraient induire – de nos jours comme à l'époque – devenir éducateur et *a fortiori* former des éducateurs ne relève pas seulement de l'acquisition de connaissances, de techniques, de « compétences » ou du développement de qualités personnelles toutes liées à la « relation », au « lien », à la « rencontre » ou à « l'appel du gosse ». C'est également choisir, mettre en avant et défendre une certaine

conception de la société et des rapports entre les individus, c'est à dire, une manière de vivre ensemble au sein de la cité, de la *polis* grecque. Au sens strict, c'est donc une manière de voir, d'agir et de penser la politique.

Au sortir de la guerre le pays est dirigé par un gouvernement tripartite qui regroupe les principales forces politiques en présence (gaullistes, communistes, socialistes). Les communistes sont au gouvernement et le « parti des fusillés » compte bon nombre de membres et de soutiens, actifs et engagés, dans le champ de l'enfance.

L'un des plus renommés à l'époque devient à la Libération un éphémère ministre de l'éducation nationale, il s'agit d'Henri Wallon. Philosophe de formation, normalien, il se tourne ensuite vers la médecine et la psychologie qu'il entend à asseoir sur des bases scientifiques, axant l'ensemble de ses travaux sur l'enfant et son développement. Ses premiers ouvrages dans les années vingt vont rapidement modifier en profondeur la manière de penser l'évolution psychique de l'enfant. Déjà présent dans les commissions interministérielles qui visent à définir et organiser le domaine dès 1937, puis au Conseil Technique de l'Enfance Inadaptée de 1942 dont les travaux se déroulent sous la présidence de Heuyer, il occupe la Chaire de Psychologie au Collège de France avant la guerre et apparaît depuis la fin des années trente comme une figure incontournable de la psychologie de l'enfant, que ce soit sur la scène nationale ou internationale, au même titre que Piaget. Directeur d'un laboratoire de psychobiologie au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) au sortir de la guerre, il formera des psychologues célèbres et influents comme René Zazzo, Hélène Gratiot-Alphandéry ou Irène Lézine, qui écriront dans les revues qu'il fondera, qu'il s'agisse de *La raison*, en 1951 ou *Enfance*, en 1948.

Au cours de ses recherches, Wallon introduit un modèle génétique au sein duquel c'est par l'interaction avec son milieu et les circonstances avec lesquelles il est aux prises que se forme et se

développe l'esprit de l'enfant. Loin d'une idée centrée sur l'intériorité du sujet, sur la recherche de causes physiologiques, familiales ou biographiques qui seraient censées avoir déterminé son développement (comme dans la théorie des caractères de Heuyer), Wallon (1942) inscrit l'individu dans un rapport dialectique où intérieur et extérieur se construisent, se nourrissent, interagissent. Médecin de formation, il ne nie pas la part physiologique des troubles mentaux ni le rôle du corps dans la formation de l'esprit, bien au contraire, mais il les réinscrit au sein de la vie plus globale de l'individu et des rapports multiples avec son environnement, qui s'avèrent tout aussi constitutifs dans le développement de sa *psychè*.

Comme bon nombre de scientifiques de son époque qui travaillent dans le domaine de l'enfance, Wallon donne des conférences, écrit des articles et participe à des stages de formation pour les professionnels. Sa conception – bien différente de celle de Heuyer et de la neuropsychiatrie – représente alors une alternative théorique et une opposition scientifique crédible à celle développée par le célèbre neuropsychiatre depuis les années vingt. Résistant, communiste, universitaire reconnu par ses pairs, Wallon est un personnage bien différent de Heuyer dont les succès en médecine et la reconnaissance ont été acquis de longue haleine, et qui a progressivement obtenu influence et droit de cité dans l'ambiance trouble de la fin des années trente et de celles de l'occupation, entre les théories eugénistes et celles des criminologues italiens en vogue à l'époque. Mais les neuropsychiatres, et Heuyer au premier plan, ont un avantage considérable dans le domaine de l'enfance inadaptée : ils travaillent à pied d'œuvre dans les institutions et les patronages, dans les services spécialisés qu'ils commencent à ouvrir et à essaimer dans les conseils d'administration des ARSEA et les comités de rédaction des revues du domaine. Loin des chaires universitaires et des reconnaissances académiques, la discipline et les idées de Heuyer se diffusent par la pratique et le contact direct avec les professionnels.



Cette opposition concerne au premier chef la formation des éducateurs, dans laquelle la médecine tend à prendre une place prépondérante, et où la théorie des caractères hérités d'une dégénérescence physique ou des tares familiales constitue pendant plusieurs années le socle idéologique sur lequel se comprend l'inadaptation sociale. C'est ce modèle causaliste et thérapeutique qui sera le fond scientifique de la pensée du travail et de la formation de l'éducateur, et qui le marquera profondément par la suite.

### Louis Le Guillant

S'il est un autre personnage, « exclu de la synthèse » (Chauvière, 2009) après-coup et sur lequel l'histoire du métier semble considérablement amnésique, dont le travail et les positions incarnent à eux seuls les hésitations, les oppositions et les luttes qui ont lieu au sortir de la guerre, c'est bien Louis Le Guillant.

Louis Le Guillant naît à Lorient le 26 février 1900 et débute ses études de médecine à Rennes avant d'arriver à Paris au début des années vingt. En 1928, il est nommé médecin à la Préfecture de Paris où il officie déjà sous l'autorité du professeur Heuyer, avec lequel il travaillera à la clinique annexe de NPI dans les années trente. Par la suite, les deux hommes rédigeront plusieurs articles ensemble, feront partie des mêmes commissions, participeront aux mêmes revues, et ce malgré l'éloignement progressif de leurs positions respectives. En 1930, Le Guillant est nommé chef de clinique à l'asile Sainte Anne où il travaille sous la direction du Docteur Claude jusqu'en 1932, date à laquelle il est nommé Médecin-Directeur de l'hôpital psychiatrique de la Charité-sur-Loire (Nièvre), charge qu'il occupera jusqu'à la fin de la guerre, en 1944. C'est là le parcours d'un aliéniste de bonne facture, qui a pu croiser les principaux tenants de sa discipline, se former à l'ensemble des connaissances et des techniques psychiatriques de l'époque, et exercer dans quelques uns des hauts lieux de la psychiatrie française.

Lorsque la Seconde guerre mondiale débute, Louis Le Guillant est un psychiatre expérimenté, Médecin-Directeur de l'hôpital

psychiatrique de la Charité sur Loire dans la Nièvre depuis sept ans. Au cours de la guerre, il y accueillera d'anciens maquisards et des jeunes gens réfractaires au Service du travail obligatoire (STO). À la Libération, il est nommé par le Ministre de la Santé, le communiste François Billoux, Conseiller Technique auprès du Ministère de la Santé, chargé de la coordination des services de l'enfance déficiente et en danger moral.

Dans les faits, il succède à celui qui devient en quelques années une figure du secteur, Jean Chazal. Jeune procureur de trente-cinq ans, Chazal avait sous l'occupation été détaché en 1943 auprès du Docteur Raymond Grasset, secrétaire d'État à la santé et à la famille, et associé à Charles Péan, major de l'Armée du Salut, pour organiser et coordonner l'action des institutions œuvrant à aider l'enfance inadaptée. Face à l'urgence de la situation, le nouveau ministre décide de continuer cette politique d'organisation et de structuration du domaine engagée par Vichy. S'il change les hommes, il maintient les postes. La nomination de Le Guillant n'apparaît alors ni comme une surprise ni comme une rupture. Ancien élève de Heuyer, médecin et scientifique reconnu, il a participé aux travaux du Conseil Technique de 1943. Proche de Wallon, il prend sa carte au Parti Communiste dès la fin de la guerre et apparaît alors comme un homme de synthèse, visant dans l'effervescence idéologique générale à privilégier la coopération, la formation et le travail conjoint de toutes les professions du secteur. Dans les faits, il incarne jusqu'en 1948 et la rupture du tripartisme la synthèse entre les deux tendances principales qui – à fleuret moucheté pour l'instant, de manière virulente par la suite – s'affronteront dans le domaine de l'enfance inadaptée. D'une part, la NPI, avec ses médecins importants, ses liens étroits avec les patronages et les institutions de l'époque, son arrière-fond moral conservateur et paternaliste. D'autre part, la psychologie scientifique incarnée par Wallon, universitaire et majoritairement communiste, qui possède un horizon politique explicite et qui s'engage dans la

lutte et la dénonciation de certaines institutions en place comme les « bagnes d'enfants » dès les années trente (Zazzo, 1934) (2). Mais assez rapidement, les tentatives de conciliation de Le Guillant et l'esprit apparemment œcuménique de la Libération laisseront place aux anciennes oppositions et aux rancœurs qui vont avec. Les numéros de la revue *Sauvegarde*, fondée par Le Guillant pour relier les ARSEA, et permettre à tous les professionnels du domaine de disposer d'informations de qualités, de connaissances valables sur les évolutions médicales, pédagogiques ou législatives du domaine, en sont un bon exemple. Alors que l'enthousiasme se lit sous la majeure partie des plumes en 1946, une fois que les communistes quittent le gouvernement en 1948, les membres communistes du comité de rédaction sont eux aussi mis de côté, à commencer par Le Guillant, poussé à la démission de sa fonction de Rédacteur en Chef en 1948, et qui sera remplacé par... Heuyer.

Les oppositions s'avèrent alors massives et manifestes, comme c'est le cas notamment dans le premier numéro de la revue *La Raison*, qu'il fonde avec Henri Wallon en 1951 et dont il sera le rédacteur en chef jusqu'en 1956. C'est là que Le Guillant se montrera le plus incisif, entendant ni plus ni moins instruire « le procès d'une certaine tendance – que nous entendons faire à tous les techniciens et à tous les “cœurs généreux” dont l'activité aboutit en fait à masquer ou à mystifier les vrais problèmes de l'enfance, qu'elle soit “déficiente”, “inadaptée”, “en danger”, “malheureuse” ou “délinquante” » (Le Guillant, 1951).

Le Guillant renvoie dos à dos NPI et psychanalyse, et se démarque nettement de Heuyer en condamnant définitivement les théories constitutionnalistes, coupables de ne « reposer sur aucun caractère ou structure spécifique », et ayant alors recours « à de pseudo-explications fondées sur des notions quasi métaphysiques, en l'espèce la mythologie des instincts » (*ibidem*). Quant à la psychanalyse, s'il lui reconnaît une utilité certaine à la fin des années quarante c'est à son influence grandissante, le plus souvent en

dehors de toute vérification scientifique possible, qu'il s'attaque dans son article de 1951.

S'il critique la majeure partie des doctrines élaborées par les pédagogues et les rééducateurs de tout poil, généralement imbibés de paternalisme et de charité vocationnelle, il reconnaît la fécondité pratique de leur intuition et la richesse de leurs possibilités (Le Guillant, 1948). Cela étant, toujours ancré dans les problèmes pratiques et théoriques de son temps, Le Guillant prend également position sur une question centrale à l'époque : celle de la formation des éducateurs.

Sur le sujet, le médecin psychiatre qui a appris son métier dans les services des docteurs Petit, Heuyer et Claude, de Ville-Evrard à Sainte Anne, ne peut s'empêcher de prendre pour exemple un mode de formation qu'il connaît bien : celui des médecins.

Au débat classique à l'époque entre intellectualisme et empirisme – qui fait surtout rage autour de la question du baccalauréat (Chauvière, 2009), nécessaire ou non pour entrer en école de rééducateur – Le Guillant comme à son habitude déplace les données du problème pour tenter de les dépasser et de les lier dans un mouvement dialectique. Il ne s'agit pas de choisir entre l'importance des connaissances théoriques et la reconnaissance des techniques concrètes développées par chacun des éducateurs. Bien au contraire, c'est à leur carrefour que doit se développer le métier de l'éducateur, pensé par Le Guillant sur le modèle d'un art bien plus que d'un simple métier, à l'image de la médecine. Comme cette dernière, qui concilie scientificité et acquisition progressive d'un savoir-faire propre résumé dans l'expression de « sens clinique », l'éducation relève d'une délicate combinaison de connaissances psychologiques, physiologiques, pédagogiques, et d'innovations de terrain, d'observation, d'expérience, de savoir-faire acquis directement *in situ*. C'est à l'acquisition des premières et à l'apprentissage des secondes que doit œuvrer la formation des éducateurs.

Cela étant, pour Le Guillant, le nombre de connaissances disponibles et théorisées dans le domaine de l'éducation – de la rééducation, ou de la pédagogie, ces différents termes se retrouvant fréquemment interchangeables sous la plume des auteurs de l'époque – est encore bien inférieur à ce qu'il est en médecine et c'est sur ce plan là qu'il convient, entre autre, de faire porter les efforts de cette profession en devenir. Ce n'est d'ailleurs qu'en réduisant la part de connaissances empiriques, impensées, pour en faire des connaissances objectives, reposant sur des méthodes et des outils précis, que les connaissances dans le domaine pourront progresser et que les éducateurs pourront prétendre à une professionnalité et à une légitimité plus solide, ce qu'il écrit ainsi : « Il est par suite indispensable de lutter pour l'acquisition et la mise en pratique, sans cesse plus poussée, par nos rééducateurs, de données scientifiques concernant les enfants dits inadaptés » (Le Guillant, 1950, p. 68).

L'appel à davantage de scientificité de Le Guillant possède une fonction critique et vise à ramener une pratique qui peut apparaître chez certains auteurs comme magique sur le sol d'une vérification objective et quantifiable. Sans nier les qualités personnelles du rééducateur, il vise à en finir avec des notions trop marquées par la morale du temps, bourgeoise avant toute chose, comme le « don » ou « l'accroche affective », que l'on retrouve fréquemment sous la plume de Joubrel. C'est la conclusion nette de l'article où il affirme sa confiance dans l'avancée de la science pour construire solidement le métier d'éducateur et le débarrasser des vertus et des mérites dont

(2) Alors que Wallon est membre du comité de lutte contre les bagnes d'enfants au début des années 30 et qu'il signe la préface d'une brochure intitulée *Les bagnes d'enfants*, René Zazzo, encore étudiant, travaille quelques mois à l'école Théophile Roussel de Montesson et publie en 1934 un reportage dans l'hebdomadaire Vu, photographies à l'appui, dénonçant les conditions de vie des enfants, les mauvais traitements qu'ils subissent, l'inaptitude du personnel aux fonctions qu'il exerce, et un système proprement carcéral organisé dans différents établissements du Ministère de la Justice. Article reproduit dans la revue *Enfance*, n° 2, 1996, pp. 98-102.

on veut l'affubler : « Le progrès nécessaire et bienfaisant de la connaissance ne risquera pas d'être décrié demain au profit d'une conception de l'éducateur où il apparaît qualifié d'une façon quelque peu mythique par des "qualités humaines" et des vertus morales, conception que nous ne voyons pas sans malaise se développer – ou renaître » (Le Guillant, 1950, p. 87).

### Fernand Deligny

Il y a également dans l'histoire de l'éducation spécialisée une figure qui se démarque avec plus de virulence et de style, et dont l'ombre portée se pose également sur les débats qui entourent la formation des éducateurs au sortir de la guerre, c'est Fernand Deligny.

Instituteur spécialisé en classe de perfectionnement puis à l'asile d'Armentières entre la fin des années trente et le milieu de la guerre, initiateur des premiers clubs de prévention dans les faubourgs de Lille en 1944, directeur du Centre d'Observation et de Triage de Lille à la même époque, puis fondateur de la Grande Cordée à partir de 1948, Fernand Deligny est un éducateur et un écrivain à la voix puissante et audacieuse, qui résonne dans le petit monde de l'éducation à l'époque. Il a déjà publié *Pavillon III* (1944) et *Graine de crapules* (1945) dont les aphorismes et les positions tranchées lui ont donné une notoriété certaine. Suivent *Les vagabonds efficaces* (1947) et *Les enfants ont des oreilles* (1949), puis *Adrien Lomme* (1959).

Membre du Parti Communiste avec lequel ses rapports sont pour le moins aléatoires, il devient surtout proche au fil de ces années de Wallon et Le Guillant qui feront tous deux partie du conseil d'administration de la Grande Cordée, réseau de prise en charge d'adolescents dits caractériels en cure libre. Dès cette période d'ébullition, Deligny représente une opposition nette à l'institution, à laquelle il oppose la *tentative*, comprise comme l'expérimentation de nouvelles conditions de vie dans lesquelles le comportement de l'individu peut changer. Refusant les bonnes intentions affichées

par bon nombre de professionnels du domaine il cherche avant tout à modifier les intentions des enfants avec lesquels il a à travailler.

Quelques temps après la libération, alors qu'il quitte avec fracas le Centre d'Observation et de Triage de Lille et vit à Paris, commençant à dessiner les premiers linéaments de ce qui sera la Grande Cordée, il participe à un stage de formation d'éducateurs, expérience cocasse qu'il raconte par la suite dans son ouvrage de 1978, *Le croire et le craindre* (Deligny, 1978). Devant l'insistance des participants arrivés là à vouloir son avis quant à l'utilisation de « tests » divers et variés, et sans pouvoir esquiver davantage devant leur volonté de « savoir », il demande à chacun de dessiner une vache. Il réitère sa demande cinq fois dans la journée et à la fin de la journée le voilà avec un bon petit tas de vaches dessinées à partir desquelles il extrapole sur les caractères de leurs auteurs. Personne ne s'apercevant de la supercherie, médusé et épouvanté par leur crédulité, il s'en va et ne reviendra plus jamais participer de près ou de loin à la formation des éducateurs.

S'il maintient des liens – quoique distants – au fil des décennies avec les travailleurs sociaux d'une manière générale (Deligny, 2017), sa position à l'égard de ses pairs à l'époque est claire et on ne peut plus tranchée. L'éducateur doit reposer, comme il le dessine dans les *Vagabonds efficaces*, sur un « trépied humain : artiste, ouvrier, révolutionnaire » (1947, p. 207). Artiste, parce que comme il l'exprime joliment dans une formule restée célèbre, l'éducateur doit être un « créateur de circonstances » (Deligny, 1947, p. 212), c'est-à-dire un individu capable d'inventer à partir de ce qu'il suscite et de ce qui arrive. Un leitmotiv, très présent dans la Grande Cordée, est alors d'utiliser l'occasion et de voir « la danse du larron devant l'occasion » (Deligny, 1950, p. 408), voire de faire confiance et d'utiliser le hasard (Deligny, 2017).

Ouvrier, parce que dans l'esprit de Deligny et ce, dès cette époque, éduquer n'est pas un métier, c'est quelque chose qui advient lorsqu'un adulte réalise quelque chose de commun avec un enfant et un groupe d'enfants. Très vite, Deligny s'oppose à toute forme

de professionnalisation et de spécialisation qui ne ferait que relayer les injonctions sociales des employeurs de cet étrange type de salarié, et ne susciterait rien de naturel, de vivant. Virulent dans ses premiers écrits, il tourne le plus souvent en ridicule les supposées connaissances de « psychopédiatre » et autre « éducateur super-diplômé » (Deligny, 1947, p. 194). Ouvrier, l'éducateur doit tout d'abord venir d'un milieu qui puisse être comparable à celui des enfants avec lesquels il travaille, non pas pour les comprendre ou favoriser une empathie à laquelle il ne croit pas, mais pour en connaître le milieu, les conditions de vie, l'argot même. Mais il doit également avoir un métier entre les mains et l'avoir exercé, cinq ou dix ans à l'usine s'il le faut, pour pouvoir s'attacher au travail, monotone, quotidien, usant parfois mais qui ne peut se faire que jour après jour avec les enfants. (Deligny, 1946, p.60). Deligny est un penseur matérialiste, il ne s'agit pas de voler de découvertes en élaborations, de parcourir les arcanes de la *psychè* infantile ou les méandres des méthodes pédagogiques. Il s'agit d'agir par un travail très concret, dans des circonstances très déterminées, sur le quotidien des enfants avec lesquels les adultes ont à évoluer.

Révolutionnaire, parce que Deligny construit une pratique et une réflexion dans laquelle le travail de l'éducateur ne se détache jamais du milieu de l'individu. Reprenant en cela les idées développées par Wallon, le seul auteur dont il a lu attentivement les ouvrages et auquel il fait clairement référence, tout son travail consiste à trouver comment modifier au mieux les conditions du milieu pour l'enfant, à observer les décalages et les modifications qui ont lieu en changeant de milieu pour en retour modifier – ou tenter de le faire – le milieu d'origine. C'est à la vie en société qu'il s'agit de former l'enfant. Et lorsque, à pied d'œuvre, les éducateurs baignent jusqu'aux genoux dans les eaux stagnantes de cette société, c'est leur révolte et leur envie de changer ce monde qu'il s'agit de canaliser et d'utiliser pour aider les enfants. Refusant d'un bout à l'autre de sa vie et de son travail les injonctions normatives de la

société, Deligny associe d'emblée son travail avec une volonté révolutionnaire de changer les conditions de vie en commun. C'est là sa conception personnelle du communisme à l'époque, qu'il décrit de la sorte : « Il est impossible à un adulte sensible de vivre avec des anormaux, délinquants, irréguliers ; d'avoir vécu avec ces "fleurs de taudis" sans avoir envie de secouer la société. Le métier d'éducateur absorbe cette révolte, cette rage, la canalise, la rend utile. On vit avec les blessés de la société, en les soignant. L'enfant réputé difficile ne l'est plus si les conditions de vie qui lui sont proposées ne sont plus inhumaines » (Deligny, 1946, p. 60).

De ce triptyque, son rapport à la formation des éducateurs est très clair : ils ne peuvent apprendre qu'en faisant, directement, avec les enfants. C'est en ayant à agir, à inventer, à créer de nouvelles circonstances avec eux qu'ils peuvent apprendre. La formation ne doit en rien être préalable car pour Deligny, être formé amène à « savoir », ou le prétendre, et ceux qui savent veulent ensuite « apprendre » aux enfants et par là n'inventent plus, ne créent plus, ne cherchent plus.

Wallon, Le Guillant, Deligny, ce sont là trois positions bien différentes vues de « l'autre camp » que celui de la NPI et du scoutisme qui, idéologiquement, domineront le secteur et la formation des éducateurs progressivement à partir du début des années cinquante. Leurs avis diffèrent même radicalement quant à l'utilité et au contenu de la formation – Le Guillant est pour, Deligny contre – mais ils marquent surtout une rupture nette dans la manière de considérer l'éducateur et son travail. Celui-ci doit être pleinement inscrit dans la réalité politique de son époque et travailler avec l'enfance est alors au cœur d'un combat et d'une vision politique. Là où, à l'inverse, le métier s'organise progressivement à l'époque autour d'un corporatisme dépolitisé (avec la création et le travail de l'Association nationale d'éducateurs de jeunes inadaptés (ANEJI) dont Joubrel sera le Délégué Général jusqu'en 1961) qui vise surtout à donner une légitimité et un statut à un métier que l'on veut inscrire clairement et solidement dans

l'appareil de production existant.

Pour conclure, l'histoire retient que c'est cette recherche de légitimité et de reconnaissance qui primera et assez vite aboutira pour organiser le domaine (par l'adoption d'une convention collective en 1966 et la création du Diplôme d'État d'éducateur spécialisé en 1967). Au tournant des années soixante, les oppositions idéologiques se feront plus sourdes pour un temps. Les générations changent, Alexis Danan, le héraut des campagnes de presse des années trente rédige ses mémoires, Henri Wallon meurt, Louis Le Guillant concentre son travail de psychiatre sur les pathologies du travail, Deligny passe quelques temps à La Borde avant d'engager une autre tentative, avec des enfants autistes cette fois, dans les Cévennes.

Par un étrange mouvement d'amnésie collective, le travail et les positions de certains de ces acteurs seront effacés durablement comme celui de Le Guillant ou placés en marge comme celui de Deligny, mal compris, entre chaman et anarchiste. Mais il n'en reste pas moins que c'est sur ces conflits, parfois virulents, et ces oppositions, souvent radicales, que se sont construits le métier et la façon de le transmettre.

Point névralgique autour duquel se cristallisent les positions, la formation des éducateurs n'est pas un endroit neutre où se valident des compétences, se certifient des savoir-faire et des savoir-être aux définitions « jargonantes » et mal-assurées. Elle est cet endroit de conflits, de tension, de bouillonnement entre des idéologies différentes, là où idées et pratiques se doivent de s'affronter, là il s'agit pour chacun comme dirait Fernand Deligny de « prendre position » (1967, p. 152).

**Michaël Pouteyo** est éducateur spécialisé, doctorant en philosophie, École nationale supérieure (ENS) de Lyon, Institut d'histoire des représentations et des idées dans la modernité (IHRIM-UMR 5317).  
pouteyomichael@hotmail.com.

## Bibliographie

- Boussion, Samuel, *Les éducateurs spécialisés naissance d'une profession. Le rôle de l'ANEJI (1947-1959)*, Rennes, PUR, 2013.
- Chauvière, Michel, *Enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Chazal, Jean, Dauphin, Andrée et Joubrel, Henri (dir.), *Les métiers de l'éducation difficile au service et au secours de l'enfance inadaptée*, Lamarre, 1953.
- Danan, Alexis, *L'épée du scandale*, Paris, Robert Laffont, 1961.
- Deligny, Fernand, « À la recherche d'un nouveau type d'éducateur », in *Le service social*, n° 3, mai-juin 1946, pp. 60-65.
- Deligny, Fernand, *Les vagabonds efficaces*, Paris : Victor Michon 1947, réédité in *Œuvres*, Paris : L'Arachnéen, 2007.
- Deligny, Fernand, « Le groupe et la demande : à propos de « La Grande Cordée », in *Partisans*, n° 39, octobre-décembre 1967, réédité in *Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, pp. 418-425.
- Deligny, Fernand, *Lettres à un travailleur social*, Paris, L'Arachnéen, 2017.
- Deligny, Fernand, « La grande cordée », *Vers l'éducation nouvelle*, n° 39, janvier-février 1950, réédité in *Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, pp. 405-409.
- Deligny, Fernand, *Le croire et le craindre*, Stock, Paris, 1978.
- Dublineau, Jean, *La formation des éducateurs pour les internats de mineurs délinquants*, Paris, Sauvons l'Enfance, 1939.
- Gardet, Mathias, « Ker Goat/Belle-Île : deux centres mythiques », in *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n° 4, 2002, pp. 157-168.
- Guérin-Desjardins, Jacques, « L'esprit de la rééducation », in Joubrel Henri, *Les problèmes de l'enfance délinquantes*, conférences du Méridien, Paris, Éditions Familiales, 1946.
- Guey, Emmauelle et Bouisson, Samuel, « Le fonds Georges Heuyer (1884-1977) : un vingtième siècle scientifique, à l'orée de la psychiatrie infantile et de ses ramifications », in *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n° 12, 2010.
- Heuyer, Georges, « Exposé de M. le D<sup>r</sup> Heuyer » aux Actes du Congrès de Patronage, Paris, Juin 1933, repris dans la *Revue pénitentiaire et de droit pénal. Bulletin de la société générale des prisons*, tome 57, n° 8-9-10, août-octobre 1933.
- Heuyer, Georges, « Délinquance et troubles du caractère chez les adolescents », in *Revue de l'éducation surveillée*, n° 2, mai-juin 1946.
- Joubrel, Henri, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus*, Paris, Éditions Familiales de France, 1945.
- Joubrel, Henri (publié sous pseudonyme de Victor Lapie), *Saint Florent la vie*, Paris, Vigot, 1946.
- Joubrel, Henri, « Henri Rollet, apôtre de la protection de l'enfance », in

*Rééducation*, n° 14, avril 1949.

- Joubrel, Henri, *Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes*, Paris, PUF, 1951.
- Joubrel, Henri, *La pierre au cou*, Paris, L'amitié par le livre, 1953.
- Joubrel, Henri, « L'éducateur de jeunes inadaptés », in Jean Chazal, Andrée Dauphin et Henri Joubrel (dir.), *Les métiers de l'éducation difficile*, Paris, Lamarre, 1953.
- Joubrel, Henri, « L'amélioration des méthodes de travail de l'éducateur de jeunes inadaptés », in *Éducateurs*, n° 73, janvier-février 1958.
- Lefaucheur, Nadine, « Dissociation familiale et délinquance juvénile », in Michel Chauvière, Pierre Lenoël et Éric Pierre (dir.), *Protéger l'enfant. Raison juridique et pratiques socio-judiciaires (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, PUR, 1996.
- Le Guillant, Louis, « Objet et méthode de la neuropsychiatrie infantile », conférence faite au groupe de « L'Évolution psychiatrique », 27 avril 1948, rééditée in Le Guillant Louis, *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, Toulouse, Érès, 1984.
- Le Guillant, Louis, « L'étude scientifique des dossiers d'enfants inadaptés, introduction », in *Sauvegarde*, n° 19-20, avril 1948.
- Le Guillant, Louis et Le Hénaff, Germaine, « Remarques sur la formation des éducateurs », in *Sauvegarde de l'enfance*, n° 2, février 1950.
- Le Guillant, Louis, « Le psychiatre et l'enfance », in *La Raison*, n° 1, 1951, réédité dans *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, Toulouse, Érès, 1984.
- Ohayon, Annick, *Psychologie et psychanalyse en France*, Paris : La Découverte, 2006.
- Pinaud, Jean, « L'école Théophile Roussel », in Joubrel Henri (dir.), *Les problèmes de l'enfance délinquante*, Conférences du Méridien, 1946.
- Quincy-Lefebvre, Pascale, « Les campagnes de presse : un creuset militant pour l'enfance. L'engagement d'Alexis Danan, reporter à Paris-Soir dans les années trente », in *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n° 13, 2011.
- Saint Augustin, *La Cité de Dieu, Les Confessions et De la trinité*, in *Œuvres philosophiques complètes*, Paris, Belles Lettres, 2018.
- Wallon, Henri, *De l'acte à la pensée*, Paris, Flammarion, 1942.